

# LE RETOUR DE LA FUGITIVE



*Susan Glaspell et son mari  
George Cram Cook à Delphes.*

SUSAN GLASPELL

LE RETOUR  
DE LA FUGITIVE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
MARIE CÉLINE

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :  
*Fugitive's Return*

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2017

ISBN : 978-2-7529-1092-9

## CHAPITRE 1

Elle sortit de son bain – un moment qu'elle avait toujours aimé : comme si l'eau pouvait emporter le passé. Elle était désormais prête à se livrer au dernier devoir de la journée, à ce plaisir qui l'attendait : dormir. Dormir. À cette pensée cependant, son esprit se ferma. Ou, plus exactement, une pellicule s'y forma, comme sur un œil blessé qu'il faut soulager de la vision du monde.

Se retournant pour prendre sa serviette, elle prit conscience de ce qui avait bougé devant le miroir : elle-même. Comment cela pouvait-il exister tout en étant sur le point de disparaître ? Des pensées essayaient de l'atteindre – des pensées qui voulaient lui faire savoir qu'elles étaient en elle, toujours vivantes, prêtes. Mais elles venaient trop tard. Seul son corps bougeait un peu, afin que ce qu'elle était sur le point de faire soit fait aussi convenablement et aussi correctement que possible. C'était dans son habitude d'agir ainsi et ses habitudes avaient persisté, plus longtemps que ses pensées.

Elle laissa son regard effleurer le miroir, ne pas le faire aurait demandé un effort. Oui, ceci était son corps. Elle le connaissait. En lui elle avait vécu, il avait accueilli son être pendant trente-cinq ans. Ce corps avait été un bébé. Une petite fille (elle grimaça – comme lorsque l'on découvre en pleine anesthésie une petite zone de sensation, un rappel). Ce corps qu'elle voyait une fois de plus avait grandi jusqu'à devenir celui d'une femme. Des seins étaient apparus, bien que plus fermes

et petits que ceux-ci. Ce corps avait été celui d'une mariée ; d'une femme enceinte ; il avait été ce corps angoissé qui avait mis au monde. Dans le reflet, ces bras s'étaient croisés sur ces seins... Elle s'arrêta et, consciente de l'effort pour s'arrêter, elle reprit avec plus de calme et de méthode ce qu'elle avait à faire.

Elle était sur le point d'ouvrir la porte d'une pièce dans laquelle elle s'allongerait seule. Il y avait eu d'autres jours où elle l'avait ouverte pour s'allonger aux côtés d'un homme qui désirait ce corps dont il ne voulait plus, désormais. Elle-même avait cessé de le vouloir, mais ce n'était pas à cause de lui. En partie par égard pour lui, peut-être, par égard pour elle, elle voulait que cela soit clair. Car c'était il y a trois ans. Sachant à quel point il l'avait désirée, elle osa se jeter un autre regard. Le savoir n'avait que si peu d'importance. Moins désirable à présent ; des hanches, des seins plus pleins. Un sculpteur aurait pu voir dans ce corps plus généreux une plus grande beauté que celle que Dan Shraeder, en juin, huit ans plus tôt, avait serrée dans ses bras ardents. Ardents ? À quelle vitesse ces bras avaient-ils cessé d'être ardents ? Avait-elle longtemps cru qu'il la désirait toujours alors qu'il faisait seulement semblant ? Ce laps de temps était la mesure de son humiliation.

Ce n'étaient pas là des pensées. C'étaient comme des ombres qui se meuvent en rêve.

Déambulant dans ce petit espace, elle avait conscience d'être toujours en mouvement. Elle ne se déplaçait pas particulièrement bien. Elle ne faisait plus, comme pendant tant d'années, l'effort de ne pas le voir. Elle n'était pas maladroite, elle était habile, mais elle n'avait pas traversé sa vie légèrement ni gracieusement. Son buste était court. Cela allongeait ses jambes et les rendait gracieuses. Elle ne dansait pas bien, et cela n'était pas sans lien avec son impossibilité à interagir avec les autres. Peut-être était-ce la raison pour laquelle on la disait hautaine – elle feignait l'indifférence quand on recherchait moins sa compagnie que celle des autres. Et parfois, quand on la recherchait, elle était désobligeante car elle l'avait trop désiré. Ou était-elle vraiment hautaine ? Il y avait beaucoup

de choses qu'elle méprisait. Elle voyait à présent – même si c'était comme un rêve dans un autre rêve – qu'elle n'avait tout simplement pas évolué dans le bon rythme, celui que les autres épousaient si facilement. Elle en concevait souvent de la rancœur, parfois de la mélancolie aussi – qui conférait à l'ensemble une beauté inaccessible à ceux qui étaient pris dans ce rythme.

Peut-être aurait-elle dû évoluer sur un rythme très différent. Peut-être n'avait-elle jamais trouvé le sien. Oh, si, elle l'avait trouvé – une fois, et pendant toutes ces années avec Birdie.

Elle se figea malgré sa posture penchée en avant. Avait-elle entendu quelque chose? Une petite voix, une voix claire qui l'avait fait appeler, bien que riant d'elle-même, son enfant Birdie? Entendait-elle des petits pas très légers qui couraient?

Les rêves, les plus lointains, les plus pâles, peuvent se transformer en cauchemars. Elle se redressa, froide, lente, sûre d'elle, hautaine, pour faire dans les règles de l'art ces autres choses qu'elle avait à faire.

## CHAPITRE 2

Oui, c'est exact. Irma Shraeder ne voulait plus vivre. Ce n'était pas la première fois, il y en aurait d'autres. Laissons ceux qui n'ont jamais été blessés réserver leurs objections, et s'ils acceptent d'écouter le début, peut-être sur leur lancée accepteront-ils la fin. Toujours la même histoire ? Non, pas tout à fait. D'abord un homme, mais, c'était il y a trois ans. Durant ces années-là, une petite fille, Bertha, surnommée Birdie. Birdie était tout : une raison pour Irma Shraeder, une raison pour l'univers. Puis plus rien, que des vêtements délicats rangés dans des tiroirs qu'elle n'avait plus de raison d'ouvrir ; des poupées qui traînaient, face contre terre – guetter le bruit des petits pieds qui courent et le silence qu'aucun rire ne brise. Pendant six semaines elle avait écouté. À présent elle irait dormir, là où elle n'aurait pas à guetter ce qu'elle n'entendrait pas.

Elle irait dormir et ne se réveillerait pas parce qu'il n'y avait pas de raison de se réveiller. Pour quel devoir supplémentaire – quel nouveau ravissement –, pour quel ancien chagrin ? L'angoisse l'avait frappée en plein cœur et elle était morte intérieurement – écouter était la seule chose dont elle était encore capable –, et il n'est pas convenable que ce qui est mort vive.

Alors qu'elle entrait dans sa chambre, en fermant la porte derrière elle, elle sut qu'elle avait fermé la dernière porte et qu'entre ces quatre murs elle cesserait d'être consciente. Allant à sa coiffeuse pour s'occuper de ses cheveux, ses mouvements



avaient un caractère définitif qui aurait effrayé un observateur ; comme si, en cette pièce et en cette heure où elle allait faire face à la grande incertitude, sa propre assurance avait atteint la perfection.

Sur elle, on avait tout dit : elle sait comment parvenir à ses fins, elle a réponse à tout. On croyait que c'était parce qu'il y avait si peu de clivages en elle. On éprouvait du ressentiment envers elle, on trouvait peut-être absurde qu'elle se déplace si calmement, comme ignorant qu'elle se déplaçait dans le chaos, qu'il y avait toujours deux voies possibles – deux, que nenni, deux cents. Mais c'était un tour qu'elle leur jouait. N'y avait-il eu personne pour soupçonner qu'elle se déplaçait si sûrement parce qu'elle savait que le chaos était juste là ? Court-on dans tous les sens en territoire hostile ? S'il existe un chemin, ou ce qui semble être un chemin, ne marchez-vous pas le long de celui-ci d'un pas confiant, comme s'il représentait la sécurité ? Ceux qui sont sûrs d'eux se hâtent quand ils le veulent ; mais quand la panique survient, il y a aussi ceux qui gardent leur calme, qui restent maîtres d'eux-mêmes.

Elle peigna ses cheveux. Ils étaient d'un roux sombre, auburn ; ils étaient fournis, brillants, un cadeau que lui avait fait la Beauté. « Je les ai vus depuis l'autre côté de la pièce, avait dit Dan. "À qui sont ces cheveux ?" ai-je demandé. "Ce sont les cheveux d'Irma Lee", a répondu Janet. "Alors conduisez-moi à Irma Lee." »

Et quand il l'avait rejointe, et plus tard épousée : « Non ! Ne les attache pas ! Pas ce soir. Laisse-les comme cela. Lâchés ! Laisse-les lâchés, chérie ! »

Quand il l'avait quittée, c'étaient ses cheveux qu'il avait touchés en dernier.

À présent elle les torsadait autour de sa tête. Ainsi coiffée, son visage avait plus que jamais l'apparence d'un masque. Ses yeux étaient gris – pas facile de retranscrire ce qu'ils ressentait. Dans ces yeux, pas de vive animation, ils semblaient calmes. Ses sourcils étaient foncés, ce qui rendait ses yeux gris ténébreux. Le menton était décidé, la bouche large, le nez un peu grand. Sa peau était remarquablement blanche. Elle

aurait préféré avoir la carnation plus sombre et plus intense des femmes qui rougissent, sous la peau desquelles l'on sent le muscle et le sang. Mais c'était ainsi qu'elle avait toujours été, et l'on agit en fonction de son apparence ; lorsque l'on doit porter un masque, on ne le déforme pas. Elle s'habillerait, mais elle ne savait pas pour qui... À cette pensée, son esprit se ferma, car elle lui était odieuse. Elle n'avait pas besoin d'y songer. Ses pensées n'avaient pas besoin de s'aventurer en un lieu où leur propre existence aurait cessé. Elle serait habillée comme il convenait, fidèle à elle-même tant qu'elle aurait le contrôle. Elle ouvrit un tiroir de la commode, mais le referma à la vue des sous-vêtements en soie. Elle en ouvrit un autre et sortit les dessous de mousseline ; simples, adéquats.

Elle se tint devant ses robes. Sur leurs cintres, faites à sa forme – il émanait d'elles quelque chose de légèrement accusateur. Si on les regardait suffisamment longtemps, elles avaient l'air délaissées. Elle se détourna de la noire. Le noir lui semblait théâtral, bien qu'elle en portât beaucoup. Cette robe de soie bleue, une robe simple et confortable, dont le fluide lui donnait plus de grâce qu'elle n'en avait de coutume.

Des tiroirs avaient été aménagés dans ce placard. Une idée de Dan. C'était un architecte qui n'avait jamais construit de maison pour elle, qui était incapable de concevoir une maison dans laquelle ils auraient pu habiter tous les deux (ce n'était pas de la faute de Dan) ; mais il avait fait des choses pour rendre sa vieille maison plus agréable. Elle resta à regarder l'un de ces tiroirs, recula d'un pas, le regarda un long moment encore. Puis, lentement, contrainte, elle s'en approcha. Elle l'ouvrit, baissa les yeux sur les vêtements de bébé. Elle tendit sa main pour les toucher – mais ne les toucha pas, la main, suspendue au-dessus.

Était-elle prête maintenant ? Que devait-elle faire d'autre ? Sur la table à côté de son lit se trouvait la boîte qui contenait les cachets. Le docteur les lui avait donnés les premiers jours, après Birdie. Elle ne les avait pas utilisés, car elle était encore en vie alors. Avant que l'angoisse ne la tue, elle refusait de s'anesthésier car son enfant vivait en elle. Elle ne prenait pas ces

cachets parce qu'elle ne pouvait plus supporter la souffrance; elle les prenait parce que même la souffrance était morte.

Ils devaient être forts; il les lui avait donnés un par un. Il avait dû penser qu'elle avait avalé le précédent, et il lui en avait donné un autre. D'une main ferme, elle en mit six dans un verre d'eau. C'était certainement suffisant, mais elle en ajouta un de plus.

Un oiseau chantait. C'était sans importance, pourtant elle souhaitait qu'il arrête, car elle devrait attendre.

Elle contempla son bureau. Ce matin elle l'avait passé en revue, avait rempli les chèques; tout était en ordre. Ne serait-ce pas bien de laisser une ligne pour soulager Clara, sa femme de chambre; oui, et pour le docteur aussi, si l'on posait des questions? Elle ne voyait pas comment la responsabilité de son acte pourrait retomber sur quelqu'un d'autre, pourtant peut-être devrait-elle mettre les choses au clair.

Elle ne voulait pas. Elle ne voulait pas écrire de nouveau. Ce fut au prix d'un grand effort qu'elle put seulement envisager d'établir cette connexion avec le monde – car elle avait déjà quitté le monde. Mais à présent, laisser un mot lui semblait juste. Elle s'installa à son bureau.

C'était comme si sa main s'était déjà rigidifiée, mais l'habitude de faire ce qui devait être fait permit à sa main inapte d'écrire: «Personne d'autre n'a aucun rôle, ou responsabilité, dans ce que je suis sur le point de faire.» Elle signa de son nom: «Irma Lee Shraeder».

Soulevant le tampon buvard pour l'appliquer sur la feuille, elle trouva en dessous une facture qu'elle avait négligée. Eh bien, elle ne pourrait pas la régler maintenant. Quelle importance? Il y aurait de l'argent pour la payer. Elle n'avait pas besoin d'écrire le chèque elle-même. Qu'est-ce que c'était, cette obligation non remplie?

Le bois. Le vieux M. Cory avait rapporté du bois. Elle ne lui avait pourtant pas demandé de le faire. Fallait-il payer du bois que l'on n'avait pas commandé, qui ne nous réchauffera pas? Elle ne l'entendrait pas craquer, ne le sentirait pas, ne verrait pas ses couleurs.

Il veillait sur elle, le vieux M. Cory. Il voulait qu'elle ait

chaud. Il voulait vendre son bois, aussi, mais il avait pensé à elle. « Mme Shraeder aura besoin de davantage de bois. Je ne vais pas l'ennuyer en lui demandant. »

Ce bois, il le prélevait aux pins qu'elle avait regardés pendant... combien de temps? Eh bien, c'était sans importance. Au-delà de la lande de Truro elle verrait les collines plus sombres des bois de Wellfleet. Ce matin elle les avait contemplées, sous la lueur des étoiles. Elle pourrait les revoir maintenant, si elle regardait par la fenêtre derrière elle. Mais elle ne regarderait pas. La parcelle de bois de M. Cory était sur le coteau de la colline qui descendait vers le premier lac – les étangs, comme on les appelait. Quand vous les apercevez depuis la route, sertis au creux des collines de pins, c'est comme si vous aviez surpris un secret tant ils sont sombres et profondément enfoncés.

Les bois de Wellfleet sont traversés par de petites routes. Elle et Dan dans la voiture, se baladant; elle seule, marchant; elle et Birdie dans le chariot à poney, le frais matin.

– Mais non, chérie, le bouton-d'or est jaune, jaune comme l'or, et il fait un petit bouton. Ceci, c'est une violette. Elle a une couleur à laquelle elle a donné son nom : violet.

– C'est une violette.

Ce bois! Que faisait-il? La réchauffait-il, vraiment? Quand elle y songeait elle l'entendait – une voix aiguë, fluette, claire dans le tendre matin de la forêt.

Elle lissa la facture qu'elle avait froissée. Elle devait penser un instant, à présent – penser. Très bien alors, se dit-elle froidement, si elle ne voulait pas que sa seule obligation non remplie soit envers les bois de Wellfleet, elle n'avait qu'à écrire dans son chéquier: « E.F. Cory, neuf dollars zéro centime. »

Le bois en personne lui disait: « Paye à l'ordre de E.F. Cory, neuf dollars zéro centime. » Ainsi elle ne trahirait pas les arbres et les étangs où les oiseaux retourneraient l'année prochaine.

Elle l'écrivit. Maintenant? Quoi d'autre maintenant? Maintenant, elle devait signer de son nom.

Ce fut plus difficile. Écrire son nom, c'est une affirmation de soi. Quand vous écrivez votre nom, vous savez qui vous êtes.

Elle devait le faire.

Elle écrivit : « Irma » ; baissa les yeux. Elle l'avait écrit ainsi, tout seul, quand elle était petite. Elle avait signé ses lettres à Dan ainsi. Cela avait l'air intime : Irma.

Oui, elle était Irma pour cinq minutes encore. Cela ne prendrait-il que cinq minutes ? Probablement non : plutôt sept. Étaient-elles déjà écoulées ? Était-elle déjà incapable de bouger ? Sa main, celle-ci, la droite, pouvait-elle la lever, écrire quelque chose après « Irma » ? Car elle ne laisserait pas son prénom seul ici, il venait de si loin.

Elle ne l'avait pas aimé, au début. Elle trouvait que c'était un nom idiot. « Mais c'est ton nom. Il vient d'une grande et paisible lignée. » Qui avait dit cela ? Ce garçon, il y a longtemps. Horace. Elle aurait dû l'épouser. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait ? Par lâcheté. Il voyait les choses – connaissait le goût et la sensation et le sens. Il l'aimait quand elle avait vingt ans. Cet éclair dans ses yeux quand elle lui avait dit non – incrédule, poignardé, agonisant. Comme ce cerf qu'ils avaient tué d'un coup de fusil juste derrière la maison en décembre dernier – incrédule, agonisant.

Après « Irma », elle écrivit « Lee ».

Oui, c'était vrai. Elle était Irma Lee.

Elle devait écrire autre chose, cependant. « Shraeder ».

Elle n'en avait pas envie. Ce serait la dernière chose qu'elle écrirait, et ce nom ne lui semblait pas refléter sa vérité.

Elle le devait. Elle essaya de nouveau.

Elle ne pouvait pas écrire « Shraeder ».

On frappa à la porte.

### CHAPITRE 3

Mais comment était-ce possible? Elle avait dit qu'elle ne devait être dérangée sous aucun prétexte. Comment osaient-ils la poursuivre jusqu'ici?

Son ouïe avait dû lui jouer un tour. Elle ne pouvait pas avoir entendu quoi que ce soit. Car rien n'était plus en mesure de l'atteindre à présent; elle était partie trop loin.

Elle écrivit: «Shraeder».

On frappa encore.

Elle resterait immobile. Elle n'avait d'autre choix en effet, car elle ne trouvait pas en elle la moindre force de bouger. La vie se heurtait à sa porte, alors qu'elle avait déjà quitté la vie; c'était plus étrange, plus éprouvant que la mort.

Le coup, plus fort. Est-ce ainsi que l'on frappe à une tombe? La vie vient-elle vous chercher, persistante, éprouvante, après que vous l'avez quittée? Elle ne pouvait détacher son regard de la porte. Si elle commençait à s'ouvrir... Si elle s'ouvrait lentement...

Et soudain, sous ses yeux, comme commandée par sa terreur, la porte bougea. Elle avait souvent rêvé que sa tombe s'ouvrait pour l'ensevelir, mais jamais ces cauchemars ne lui avaient inspiré l'effroi qu'elle ressentait maintenant, en voyant la porte vers la vie s'ouvrir devant elle.

– Je... oh, excusez-moi, bredouilla la fille. Vous aviez dit... je sais que vous aviez dit... mais votre cousine, Mme Allen, est là et veut vous voir.

Elle secoua la tête; elle ne se croyait pas capable de parler, ayant laissé derrière elle cet endroit où l'on parle.

Pourquoi Célia la dévisageait-elle ainsi? Puis elle comprit que c'était parce que Célia regardait son visage que le visage de Célia affichait cet air étrange.

– Je lui ai dit que vous aviez demandé qu'on ne vous dérange pas, mais elle a dit qu'elle en prendrait la responsabilité.

Oui, Janet en prendrait la responsabilité. Janet. Irma. Jouant ensemble au papa et à la maman, dans les pommiers derrière la grange. Elles construisaient aussi des maisons de feuilles mortes, avec des pièces communicantes; on peut aménager un coin, imaginer une porte, une entrée. Ce jeu se déroulait dans le cercle formé par les érables à gauche de la maison. Non, à droite plutôt – à droite de la maison, si vous arrivez par la route. Entre le marais et la maison, le puits recouvert. On fait descendre le seau. «Janet! Irma! Combien de fois vous ai-je dit de ne pas vous approcher de ce puits?»

– Elle vient de rentrer d'Europe – Célia lui parlait. Célia, pas son père. Elle est venue de New York pour vous voir. Elle dit qu'il faut qu'elle vous voie.

Célia pouvait-elle, d'où elle se trouvait, apercevoir le verre près du lit? Les cachets devaient être dissous à présent. Cela aurait-il l'air suspect – la couleur, peut-être? Et la boîte, n'avait-elle pas laissé la boîte à côté du verre? Elle n'osait pas regarder.

– Mme Allen est avec une amie. Elle dit que si vous ne voulez pas les voir toutes les deux, elle aimerait monter seule ici et vous voir. Elle dit...

Comment faire sortir Célia de la pièce, sans parler? Elle était incapable de parler. Pouvait-elle aller jusqu'au verre, le boire? Non, Célia se rendrait compte que quelque chose n'allait pas, elle appellerait Janet. Il fallait être prudente, désormais. Très prudente, de peur que Célia ne dise à Janet quelque chose qui l'alarmerait. Alors Janet demeurerait à la maison, refuserait de la laisser seule. Oui, rester prudente, mais cela requerrait de la réflexion et elle ne pouvait pas réfléchir. Se débarrasser de Célia, verrouiller la porte, puis boire le verre? Mais Janet, si

bien ancrée dans l'existence, si vivante – quitter la vie avec Janet dans la maison ne semblait pas possible.

– Irma, chérie !

La voix de Janet, à la moitié de l'escalier !

– Si tu ne descends pas, je monte dans ta chambre, ma chère. En haut, dans sa chambre ?

– Non !

– J'arrive ! annonça Janet, plus proche.

Parce qu'elle n'avait pas le courage de laisser une telle chose se produire ; elle sortit de sa chambre, fermant la porte derrière elle.

À présent elle était assise dans sa bibliothèque. De nouveau assise dans sa bibliothèque. C'était surréaliste. C'était un imprévu de dernière minute. Avait-elle vraiment pu les conduire ici, à l'étage ? Calme, d'un pas assuré afin que Janet ne soupçonne rien. Mais avait-elle réussi à endormir ses soupçons ? Pourquoi avait-elle d'abord été douce, puis bruyante ? Pourquoi avait-elle l'air si effrayé ?

Célia apportait le thé. Qui lui avait demandé d'en faire ? Janet ? Elle s'assit devant les tasses. Roses, ornées de dragons rouges.

– Puis-je ? demanda Janet en saisissant le plateau.

Était-ce Janet qui parlait si gentiment ?

Maintenant l'amie commençait à bavarder. Pour meubler une situation difficile, peut-être. Oui, c'était pour cela que Janet l'avait amenée, pour bavarder, si Janet elle-même n'arrivait pas à le faire, parce que l'enfant unique d'Irma était morte et que Janet avait trois enfants toujours en vie. Cette femme dont la voix fatiguait l'oreille avait été amenée pour les prémunir l'une de l'autre, au cas où Irma ne pourrait supporter l'intimité entre elles. Pas l'intimité, non, elle n'avait jamais été intime avec personne. Elle ne savait pas l'être. Elle n'avait pas appris. Mais elle et Janet avaient été des petites filles du même âge, grondant de concert leurs amis imaginaires dans les branches des pommiers.

Cette voix – sans arrêt –, des mots à propos des documents étalés sur la table.



– Regardez! Mais regardez!

Oh, très bien, elle regarderait, pour en finir au plus vite. Bientôt elle dirait: «Je vous prie de m’excuser, s’il vous plaît.» Comment le dirait-elle? Avait-elle seulement prononcé un mot? Non, elle n’avait pas parlé du tout, ni à Célia ni à Janet. Elle ne sentait plus sa voix dans sa gorge. Les avait-elle vraiment conduites ici? Elle n’arrivait pas à se souvenir l’avoir fait.

– Tu vois, Irma? disait gaiement Janet. N’est-ce pas dommage! Voici le passeport de Myra, pour la Grèce.

Le passeport de Myra, pour la Grèce. Qu’y avait-il de si dommage là-dedans? Elle ne savait pas. Elle s’en moquait.

– Et regardez ceci! s’écria l’amie – cette Myra que Janet avait amenée. Je veux que vous regardiez ceci!

Elle ne regarda pas. Pourquoi devrait-elle regarder?

– Tu vois Irma? répéta Janet, moins gaiement désormais, mais gentiment. C’est le billet de Myra, pour la traversée sur *Le Constantinople*, il prend la mer après-demain pour Le Pirée.

*Le Constantinople* prenait la mer après-demain pour Le Pirée. Constantinople. Une ville? Non, un bateau. Prenant la mer pour Le Pirée. Le Pirée – ce nom évoquait une contrée lointaine. Et très ancienne. Retour à l’école – au lycée sur la colline. Un contrôle. Janet et elle se passant des petits mots à travers la rangée. Le manuel était devenu sale à force. Une traduction écrite dans la marge. «Apporte-moi cela...»

– Il prend la mer après-demain pour Le Pirée.

Mais c’était elle qui naviguait, vers quelque chose de très éloigné – dans la distance ou dans le temps, à moins que ce ne soit dans le temps à venir? Le Pirée. Cela n’était pas le nom de ce vers quoi elle voguait. Peu importe, le nom était sans importance.

«Regardez ceci! Et cela! Et ceci, encore!»

Elle aurait aimé plaquer ses mains sur ses oreilles. Mais peu importait.

– C’est trop dommage, n’est-ce pas, Irma?

Janet se penchait vers elle, essayait de lui faire comprendre. Elle voyait son manège, elle aussi en avait usé, elle avait parlé

de cette façon à Birdie, essayant de lui faire comprendre quelque chose.

– Myra a son passeport, son billet pour la traversée. Prête à rejoindre ses amis en Grèce. Et puis, tu vois, Myra fait de la politique. Tu te souviens, n'est-ce pas, de Myra Freeman, qui militait si dur pour le droit de vote? Et c'est là qu'arrivent ces télégrammes... – Janet les prit puis les laissa tomber en virevoltant – et au lieu d'embarquer pour sa croisière vers Le Pirée, elle doit se rendre dans l'Ouest pour le parti.

Non, Irma ne comprenait pas. Même en d'autres circonstances, elle n'aurait pas aisément compris. Sa vie avait été dépourvue de «travail» – comme de parti. Et au cours des dernières années, la petite fille préservée de tant de choses; la petite fille était tout. À présent, il aurait été préférable pour elle (était-ce ce qu'elles pensaient?) qu'il y ait eu un parti, une responsabilité quelconque, en dehors de la nourriture, des cheveux bouclés et des bains, du vocabulaire qui s'enrichissait d'heure en heure, puis qui avait à tout jamais arrêté de s'enrichir. Mais comme elle ne comprenait pas, et ne pouvait parler, elle continua de regarder le passeport, simplement parce qu'il était devant elle.

Oui; oui, elle avait son passeport. L'avait-elle? Son billet pour la traversée. Elle avait son billet pour sa traversée à elle: il était en haut. Si seulement elles s'en allaient... Était-ce son passeport à elle? La Grèce. Non, ce n'était pas son nom. Prendre la mer, après-demain, pour Le Pirée.

Mais cette voix – sans arrêt. «Que vais-je bien pouvoir faire? Que puis-je faire?»

Où étaient-ils passés, ses mots à elle? Elle aurait voulu qu'ils lui viennent à présent, ils mettraient fin à cette confusion, comme elle les avait bien souvent vus mettre fin à la confusion, autrefois.

Elle se pencha et attendit, car sa gorge ne savait pas qu'elle devrait encore former des mots. Les laisserait-elle passer, pour qu'ils mettent fin à la confusion?

Ses mains, paumes contre la table, étaient sur le document devant elle, et à travers ses mains, comme si toucher quelque

chose leur rendait de leur pouvoir, monta un ordre à destination de ses mots.

Les mots ne répondirent pas. Elle leva sa main – à présent ils allaient venir. Elle pensa qu'elle avait parlé mais elle n'entendit rien, rien d'autre que Janet disant :

– Oui, Irma? Oui?

Ils étaient partis, ses mots. Mais ses mains, elles, étaient toujours compétentes. Elle soupesa le passeport.

Pendant un temps, il n'y eut aucun bruit, comme si plus personne n'avait de mots.

– Tu veux dire... commença Janet lentement.

Puis des voix, puis des choses se passant.

Pendant un temps long, des choses se passent, bien qu'elle ne sût pas lesquelles, ni ce qu'elles signifiaient. Mais cela n'avait pas non plus d'importance.

## CHAPITRE 4

– Il y a un fantôme sur ce bateau, dit John Knight.

Allie Meyer leva les yeux de son Proust, assez longtemps pour signifier : « Je le sais. »

– Tu l’as remarquée, alors ?

– Qui donc ? Je parlais de toi.

Ils soutinrent leurs regards ; ses yeux à elle badinant affectueusement, sans pourtant se départir de leur sérieux ; ses yeux à lui pleins d’une acceptation, d’une résignation gentiment souriante.

– Voilà le fantôme dont je parle, dit-il, montrant une femme qui approchait.

– On dirait qu’elle sort de la brume, dit Allie.

– Ou qu’elle en est faite.

– Son corps est un peu trop généreux pour cela, objecta-t-elle.

Cette femme venait lentement vers eux. Même si c’était difficile d’affirmer cela, car elle semblait n’avoir aucun contact avec les gens qu’elle approchait ou devant qui elle passait, marchant comme à travers un monde où il n’y aurait eu personne d’autre. Derrière elle, partout, la brume ; et ses vêtements étaient du même gris que la brume. Mais, alors que le vent écartait la doublure de son manteau, Knight vit ce que son amie avait remarqué : son corps était un peu trop généreux pour une femme de brume. Joliment généreux, pensa-t-il, et il dit :

– Une femme de la Grèce antique.

Intéressée, Allie Meyer redressa un peu son corps mince au-dessus de sa couverture, releva son visage expressif de son écharpe blanche pour regarder cette femme de la Grèce antique. Et bien qu'elle eût l'habitude de prendre des décisions rapides, et de parler sans attendre, elle observa silencieusement cette femme qui passait.

Était-ce tout simplement les vêtements gris un jour de brume? Quelque chose en particulier dans son habillement? Ce chapeau, que des bandeaux plaquaient sur la tête qui le portait? L'étrangeté résidait-elle là? Non; c'était ce visage blanc, une étonnante immobilité; hors de la vie, comme avait dit John.

– Ce doit être un fantôme, acquiesça-t-elle, car nous sommes partis depuis cinq jours et elle vient d'apparaître.

– Qui? s'enquit Sam, le mari d'Allie, refermant son *Saturday Evening Post*, le roulant pour mieux le dérouler et l'enrouler de nouveau.

– La femme dont John dit qu'elle vient de la Grèce antique, dit Allie, un léger ressentiment dans la voix, car elle-même n'en venait pas.

– C'est la femme qui ne parle pas, leur dit-il.

– Comment sais-tu cela?

– À votre avis, comment apprend-on quoi que ce soit sur un bateau? Vous deux, vous restez là dehors à faire des suppositions. Moi, je vais à l'intérieur et je m'informe.

– Pourquoi ne parle-t-elle pas? voulut savoir sa femme.

– On suppose qu'elle ne le peut pas.

– Peut-être est-ce un choix, suggéra Knight.

– Les goûts et les couleurs... fit Sam.

– A-t-elle toujours été muette? demanda Allie.

– On apprend beaucoup de choses dans le fumoir, mais pas tout. L'histoire de cette femme demeure un mystère pour moi.

«Et elle le restera probablement», pensa John, tout en plaisantant avec Sam sur les avantages qu'il y aurait à vivre avec une femme qui ne parle pas.

Allie était retournée à la recherche des temps perdus de

M. Proust; de temps à autre elle soulevait un sourcil, relevait le coin de sa bouche peinte de couleur vive, car elle était consciente de la discussion qui se déroulait devant elle. Mais elle était trop sûre pourtant que les deux hommes l'aimaient pour être dérangée par cette conversation à propos des nombreux avantages qu'aurait engendrés son silence; elle savait qu'il lui suffisait d'adresser la parole à l'un ou à l'autre pour rendre la vie de celui-ci plus vibrante.

Elle ne jugea pas utile de parler et se contenta de tendre sa main gauche vers John pour avoir une cigarette, puis, comme il farfouillait un moment pour trouver l'allumette, vers Sam pour demander du feu. Mais, avant que ses yeux ne retournent à son livre, elle observa les ronds de fumée qu'elle soufflait et vit cette femme dont ils avaient discuté passer de nouveau: elle vit des yeux qui regardaient devant elle mais paraissaient ne pas voir. Arrêtée dans sa marche par les enfants qui s'ébattaient sur le pont, elle ne laissa rien transparaître, alors qu'elle attendait qu'ils s'écartent de son chemin. Intéressée parce que intriguée, Allie observa la femme solitaire s'éloigner et prendre place sur un fauteuil à l'écart.

– Va à l'intérieur et essaye d'en savoir plus sur elle, Sam.

– Pourquoi ne lui parles-tu pas? Elle a l'air seule.

– Elle est seule, mais elle n'en souffre pas, je crois. Et puis, comment faire pour entamer la conversation avec une femme qui ne peut parler pour répondre?

– Comme nous le disions, cela pourrait être la conversation idéale, dit John. Sans attendre de contradiction ni assentiment, l'on pourrait parler comme si l'on était en train de réfléchir.

– Tu devrais essayer, sourit Allie.

Puisqu'il n'y avait rien d'autre de prévu, Sam dit qu'il irait à la recherche d'un cocktail. Allie, fermant son livre, mais gardant un doigt à l'intérieur pour ne pas perdre sa page, se tourna vers l'homme qui restait avec elle.

Il regardait droit devant lui, pensif; pensant, peut-être, à ce que l'on serait si l'on n'était pas interrompu, altéré par les autres. John était beau dans ce costume de tweed gris; ses vêtements étaient amples, il avait l'air moins terne, même si

elle aimait son côté sac d'os (Sam, lui, devait faire attention à ne pas forcer davantage), cette façon désarticulée, maladroite dont il s'asseyait, se tenait debout ou se déplaçait. Ses cheveux blonds étaient trop fins, ceux de Sam par contre étaient vraiment trop épais. C'était agréable, parfois, de faire courir sa main dans des cheveux très épais, mais cela n'avait pas la distinction de ce grand front au sommet duquel les cheveux fins étaient tirés en arrière.

Sentant qu'elle l'observait, il se retourna et la regarda ; elle posait sur lui des yeux francs, compréhensifs, rendus plus beaux encore par toutes ces choses qu'ils souhaitaient, suffisamment forts pour les refuser, et non dépourvus d'humour pour sa détresse à lui.

– John ?

– Oui, Allie ?

– Tu descends au Pirée, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

– Pas si tu me laisses rester à bord.

– Mais tu ne peux pas venir avec nous à Constantinople, tu sais.

– Je veux être avec toi – près de toi – autant que je le peux. À moins que cela ne t'ennuie, ajouta-t-il.

Peut-être que c'était ce qu'elle devrait faire, lui dire que cela l'ennuyait. Elle avait essayé presque tout le reste – le réprimander, se moquer de lui. Pourtant elle ne voulait pas lui dire que cela l'ennuyait. Si d'aventure il le croyait (il ne le croirait pas), ce serait comme de faire un affront à la beauté dont il avait nimbé sa vie à elle. Néanmoins il lui faisait perdre patience.

– Tu devrais t'en être remis, depuis le temps, dit-elle d'un ton docte.

– Allie, cela fait neuf ans – si j'avais été en passe de m'en remettre, il y aurait eu des signes avant-coureurs, tu ne crois pas ?

– Tu me donnes l'impression que je te fais un grand tort.

– Ce n'est pas le cas, dit-il – il était trop tranquille, profondément résigné. Sam ne verra pas d'inconvénient à ce que je reste à bord jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

– Oh, non, Sam sait que c'est...  
– Sans espoir, dit-il calmement.  
– Comme cela doit être, finit-elle.  
– Oui, dit-il, si tristement qu'elle s'en agaça, car elle ne voulait pas que la tristesse s'éternise. C'est... comme cela doit être.

– Tu me fatigues! s'enflamma-t-elle, mais il la regardait comme si ses yeux pouvaient s'approprier sa beauté – elle savait bien qu'elle était belle –, et ainsi il vivrait avec, à sa façon.

– Pourquoi tu n'as pas de liaisons amoureuses? lui jeta-t-elle.

– J'en ai, assura-t-il en souriant.

Elle s'empourpra, car même si elle le savait et avait l'habitude de dire qu'elle en était ravie, c'était, assez absurdement, un peu comme s'il n'en avait pas le droit.

– Je veux dire, pourquoi certaines n'aboutissent-elles pas à quelque chose?

Il se contenta de sourire, sachant qu'elle savait pourquoi.

– Tu gâches ta vie. Tu as dit que tu retournais en Grèce pour continuer le livre que tu as laissé à moitié fini quand tu as appris que j'étais malade, gros bêta, dit-elle en tendant une main affectueuse, mais sans toucher la sienne.

– J'y retournerai. Je le finirai quand ceci sera... terminé.

– Oh, John, dit-elle à voix basse. Pense à l'absurdité de ta situation! s'enflamma-t-elle de nouveau.

– J'y pense bien, sourit-il.

– Moi je suis là, Juive vertueuse, amoureuse de mon bon mari – leurs regards s'affrontèrent un instant, ses yeux à elle légèrement provocateurs. Et toi, qui devrais avoir une femme et des enfants, tu fais le tour du monde avec mon mari et moi. Une belle vie pour un homme dans la force de l'âge!

«Eh bien, allons-y! continua-t-elle en repoussant sa serviette.

Et avant qu'il ne pût l'aider, avec la légèreté qui la caractérisait, elle était debout, bougeant avec cette souplesse, cette vitalité qui faisaient d'une simple marche en sa compagnie



un véritable plaisir. L'écharpe blanche jetée par-dessus son épaule, ses mains rentrées dans les poches de son ensemble en velours côtelé usé, comme si elle avait toujours trop de style pour porter des vêtements en bon état. Son velours, bien que nonchalamment ajusté, semblait habitué aux lignes de son corps souple. Alors que le bateau tanguait un peu, John prit son bras ; elle leva vers lui un visage animé, riant sous son béret blanc.

Mais elle se tut soudain, car ils passaient devant cette femme dont ils avaient parlé, la femme qui ne parlait pas. Cette femme les regardait, et pourtant c'était comme si elle ne les voyait pas ; soit qu'elle ne les vît pas du tout, soit qu'elle vît clair en eux.

– Cette femme, dit Allie. Je ne sais pas, elle... m'inquiète. Comme si... Oh ! – elle riait. Comme si elle n'avait rien à faire ici !

## CHAPITRE 5

Un homme se pencha sur son fauteuil. Il était en uniforme, un officier du navire.

– Vous êtes mademoiselle Freeman ?

Sur le point de secouer la tête pour dire non, une voix venant de très loin, d'ailleurs, d'un endroit qu'elle avait laissé derrière elle, surgit : « Souviens-toi ! Tu es Myra Freeman. »

Elle acquiesça.

– Voici votre passeport, mademoiselle Freeman. Nous l'avons vérifié. Vous n'aurez probablement plus besoin de le montrer jusqu'à ce que nous arrivions au Pirée.

Mademoiselle Freeman. Si vous êtes mademoiselle, c'est donc que vous n'avez jamais été mariée. Qui êtes-vous quand vous êtes Mlle Myra Freeman ? Qu'y a-t-il derrière vous, là-bas dans le passé ? – Mais le passé est mort. Quelque chose s'est produit et il n'y a plus de passé. Peu importe le nom de ce passé, le passé d'une personne ne diffère pas du passé d'une autre, désormais. Mort. Tout devient pareil alors.

Mais les gens sur ce navire ne le savaient pas. Ils étaient tourmentés par leurs différences. Elle, elle était dans le néant ; ils ne pouvaient pas l'atteindre. Ni la perturber avec leurs soucis, leurs ambitions, leurs déceptions, leurs joies. Et pourtant, parce qu'ils ne pouvaient pas l'atteindre, parce qu'elle ne leur laissait aucune prise sur elle, elle pouvait les voir, les connaître mieux qu'elle ne l'avait jamais pu lorsqu'ils la troublaient autrefois. Presque sans les regarder, elle les

connaissait. Maintenant qu'elle n'avait plus de voix, leurs voix à eux racontaient bien des choses.

«Je ne savais pas que ce bateau était si lent!» Une voix rendue aiguë par l'exaspération. Pourquoi un bateau ne devrait-il pas être lent? D'où provenait-elle, cette voix? Où allait-elle? Toujours pressante, cette voix. Ne s'arrêtant jamais. Ne sachant rien. Savoir? Qu'y avait-il à savoir?

«Le Pirée», avait-il dit. Cela finirait-il par arriver? Ce moment où elle devrait quitter le navire? Elle en était venue à ressentir quelque chose pour lui, semblable à de la confiance, car il avançait lentement à travers un grand néant. Et il devrait s'arrêter? Arriver? Non, pas encore. Pas besoin de vivre là-bas quand on est si bien en sécurité ici.

Le temps. Quand vous êtes sur terre vous agissez en fonction du temps, c'est ce qu'on appelle la vie. Par contre quand vous prenez la mer, et que vous abandonnez le passé, c'est comme si vous étiez dans l'espace – il n'y a rien d'autre alors qu'un navire qui se déplace lentement à travers le néant. Mais à son bord, et c'était étrange, à son bord, des gens vivaient toujours en fonction du temps, se battaient toujours pour être plus important que leur voisin, souriaient alors qu'ils n'en ont pas envie, se querellaient, voulaient être heureux – ils ne soupçonnaient pas à quel point leur voix et leurs mouvements étaient incongrus, dans le néant.

– Ann! Viens ici, chérie, appela une femme. Viens voir maman, chérie.

Il y eut de très petits pas qui couraient, une course légère.

Elle était assise, tout à fait immobile. C'était comme si, à l'intérieur d'elle, elle pouvait ouvrir une brèche et laisser le néant entrer plus abondamment – l'inondant, la rassurant comme une drogue peut rassurer.

On approcha un fauteuil du sien. Un homme trapu et basané, souriant bêtement, tendit son passeport.

– J'ai un passeport américain aussi. Je... – il tapait contre sa poitrine. Moi Américain.

Ils savaient qu'elle ne parlait pas et lui parlaient comme si elle n'était pas capable de comprendre.

– Un jour, un jour, répéta-t-il. Je, moi, Grec. Maintenant,

Américain. Moi, citoyen américain, dit-il en tapant contre sa poitrine.

Elle opina gravement. «Fais simplement comme si tout était normal.» La voix d'antan était anxieuse.

– Maintenant je retourne en Grèce, continua-t-il, plus simplement, sentant qu'il avait communiqué avec elle. Le citoyen américain, il retourne en Grèce.

Sa tête bougea en signe d'assentiment. Peu lui importait que ce Grec fût un citoyen américain. Et pourtant, ce détail importait autant que tout le reste. Elle ne le rejetait pas.

– Argent, j'ai de l'argent, lui dit-il.

Elle continua de le regarder, ce qu'il interpréta comme une permission de poursuivre.

– Contrebandier. J'ai été contrebandier – il mettait tant de fierté dans ces choses sans importance. Scotch, whiskey. Spécialité. Bon whiskey. Du Canada – il la regarda. Vous y croyez? – il rit, presque comme un enfant.

Il amorça un mouvement pour rapprocher son fauteuil, mais n'en fit rien. Il secoua la tête.

– Non. Pas Canada. Moi – il frappa sa poitrine, rit de nouveau, ravi –, moi je fabrique du scotch whiskey. J'ai jamais été en prison, lui dit-il.

Pourquoi se comportait-il comme un petit garçon? Il avait besoin de se confier, de lui jouer la partition de sa vie.

– Vous savez pourquoi? Vous voulez savoir pourquoi?

Et avec emphase, exagérant à la manière d'un orateur, il attendit qu'elle dise qu'elle voulait savoir pourquoi. Gravement, elle opina.

– Parce que j'ai du bon sens. Du bon sens! Là-bas – pointant devant lui –, vieux pays. Je fais du vin. Bien sûr! En Grèce, tout le monde fait du vin. Mais pas bon, la Grèce. Pays pauvre. Amérique, grand pays. Prohibition. C'est bien! – il semblait avoir fini, mais il reprit: Vous savez pourquoi je retourne en Grèce? Je prends une nouvelle femme. Bien sûr. C'est bien. Ancienne femme, morte. Nouvelle femme. Jeune. C'est bien.

– Puis-je m'asseoir sur ce fauteuil, s'il vous plaît?

C'était Mlle Mead, une archéologue; une femme carrée, énergique, qui gagnait sa vie en déterrants le passé, c'est ce qu'elle avait dit à table hier soir. Déterrer le passé. Pourquoi s'en sentait-elle le devoir? Elle ignorait – cette Mlle Mead aux joues roses – que le passé était sans importance.

–Voilà qui est fait! commença-t-elle, hâtive et gentille. Je nous ai débarrassées de cette créature. On devrait forcer de telles personnes à voyager sur l'entrepont. Mais voici – elle tira son fauteuil pour le rapprocher du sien –, c'est le livre dont je vous ai parlé.

Tout entier consacré au passé, ce livre. Mais un passé lointain et mort. Beaucoup de néant dans l'intervalle. Un passé si lointain ne pouvait blesser personne. Des colonnes s'élevaient à côté de la mer. Ici, il y avait une colonne seule. Il y en avait eu d'autres. Des colonnes brisées, dont émanait un grand calme. Un calme si particulier qu'il en était visible. Des ruines. Pourquoi les ruines devaient-elles toujours paraître sereines? Pourquoi les ruines devaient-elles sembler entières? Cela la déroutait, la fatiguait; elle ferma le livre.

Un homme et une femme passèrent. Habituellement cette femme était avec deux hommes, parfois avec l'un ou l'autre. Elle n'était pas seule, cette femme qui marchait à présent avec celui dont on pouvait voir la structure, dont la marche livrait en quelque sorte le secret de son fonctionnement, un secret habituellement caché dans la chair. Et la femme marchait en rythme. Dansait, aussi; elle l'avait vue hier soir, danser d'abord avec l'un, puis avec l'autre. Elle ne savait pas, cette femme qui était comme une pensée vive surgissant en un éclair, elle ne savait pas que le passé était mort. Que ses mouvements étaient vivants à ce point parce que la vie était derrière elle. La vie? En fait, avait-elle vraiment existé?

«Il y a une colonne brisée sur une montagne, près de la mer; Une colonne qui se dresse, et puis il y a un cyprès.»

Qui avait dit cela? Elle. À l'instant. D'où lui était-ce venu? Qu'est-ce que cela signifiait? Cela ne signifiait rien. Des mots. Ce n'étaient que des mots, qui parfois lui venaient, à présent qu'elle n'en avait plus l'usage.

## CHAPITRE 6

Les gens qui craignent de mourir ne veulent pas être seuls.

La nuit de la tempête, Mlle Mead à sa porte. «Ne restez pas ici toute seule. Nous sommes tous dans le fumoir. Si quoi que ce soit venait à se passer, nous serions du moins tous ensemble.»

Mlle Mead l'aidant à s'y rendre ; puis, un homme d'équipage les aidant toutes les deux, projetées violemment, renversées. Ensuite, enfoncée dans un fauteuil très rembourré, se cramponnant à la table. L'homme de la YMCA<sup>1</sup> et sa jeune mariée à cette même table. Ils étaient assis très droit, lui avec son bras autour d'elle ; deux petites personnes qui pensaient avoir toute la vie devant eux, et qui se rendaient compte à présent que peut-être seule la mort les attendait. Du courage. Pour ce qu'il resterait de vie ils seraient courageux. Ils étaient chrétiens. Ils ne devaient pas avoir peur. Cette résolution emplissait leurs yeux. Et quand des femmes autour commencèrent à pleurer, quand il y eut eu davantage de motifs de crainte, cette résolution devint exaltation et les submergea, prenant le pas sur tout le reste.

Elle était assise en face d'eux à la table et savait, rien qu'en les regardant, ce qu'ils ne lui avaient jamais raconté. Ils avaient imaginé, après quelques années passées au Proche-Orient,

1. Young Men's Christian Association (Union Chrétienne de Jeunes Gens en France et en français).

retourner en Amérique – une petite maison, comme cela serait pratique, pas difficile du tout à entretenir, ensoleillé, frais. Un jardin. Des enfants. C'était l'image qu'ils avaient conçue. Et chaque mouvement brusque du navire vers l'avant – alors qu'il repartait en arrière, et qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre – les rapprochait; ils étaient ensemble, entièrement, absolument, jusqu'à ce que, pour la première fois, il fût sien et elle fût sienne.

Et ensuite, juste après qu'elle eut fini de voir ce tableau dans sa totalité, la petite mariée posa sa tête sur le torse de son mari et pleura.

Elle détourna les yeux, bien que le grand rugissement extérieur ne couvrit pas tout à fait les pleurs pour ce qui n'advierait peut-être jamais; elle regarda en face et vit le citoyen américain, le Grec qui fabriquait du scotch whiskey, les yeux écarquillés, la langue tantôt calée dans une joue, tantôt se déplaçant vers l'autre. Elle vit une femme grecque, un enfant sur les genoux, son bras autour d'un autre, les serrant contre elle, ses lèvres touchant tantôt la tête de l'un, tantôt la tête de l'autre; une seule peur habitait ses yeux: la peur de ne pouvoir continuer à les protéger.

Un officier du navire traversa la pièce, trempé, rendu austère par le combat. Un homme tira son manteau. Il regarda autour de lui, visiblement irrité, mais cette irritation n'était qu'une petite chose au regard de sa détermination. C'était le second, celui qui chantait sur le pont le soir – moins grand que le premier officier, insouciant, heureux, le seul d'entre eux à être blond, le seul, disait Mlle Mead, dont le physique rappelait celui des Grecs anciens. Le premier officier était grand, brun, soucieux, un peu méprisant, sachant peut-être que les Grecs anciens avaient disparu – irrévocablement disparu, et qu'il devait se contenter de porter le nom sans pouvoir jouer le rôle.

L'insouciant jeune second se tournait à présent, irrité par l'interruption: «Oh, ça va. Tout va bien.» Comme soulagé de pouvoir s'irriter. Sa détermination était inébranlable, mais, passant devant un enfant qui serrait fort une balle dans sa main, il s'arrêta, tendant la main pour avoir la balle, la lança

une fois, souriant, fit une grimace, un signe de tête, puis il redonna la balle et sortit.

En amont des yeux, la sensation que les larmes allaient venir. Il redonna la balle et sortit. Le reverrait-on un jour, cet officier insouciant qui lançait une balle en passant?

« Champagne! » cria un homme. C'était l'homme qui avait introduit les charrues américaines en Yougoslavie. Mlle Mead aussi était une Américaine, charriant de la vieille terre. Mais c'était différent. Et sans importance. « Champagne! » Il jeta de l'argent sur la table, comme si l'argent avait toujours le pouvoir d'engendrer quelque chose. « Louis! Ça ne sert à rien de rester là à nous déshydrater! Relativisons! »

Un rire. Repris ici et là. Rire, une façon de crier.

Et ensuite elle les vit : la femme, les deux hommes. L'homme qui était le plus gros avait son bras autour d'elle, son bras autour de son manteau rouge. Sa bouche maquillée, très rouge sur son visage blanc ; ses yeux noirs ronds – voyant – anticipant les vagues qui pourraient l'emporter.

– Montrer que vous avez de la trempe, brailla quelqu'un, avant d'ajouter : Ils ont la radio. Qu'est-ce qui pourrait bien nous arriver, avec la radio?

Se cramponnant à la table et le regard toujours fixé sur ces trois-là, elle sut que l'homme qui ne la possédait pas était pourtant celui qui s'emparait d'elle à présent – qui se l'appropriait –, prenait tout en elle. Croisant son regard, elle croisa la passion. « C'est aussi cela, la beauté! Je le comprends! Je la possède! » : c'est ce qu'elle vit dans ses yeux, aussi clairement qu'elle voyait le manteau rouge de la femme qu'il aimait. Une révélation venant de son esprit mis à nu : dans la mort nous ne sommes pas séparés!

Mais dans son cœur à elle, quelque chose comme de la peur. Une peur qu'elle avait repoussée. Ce n'était pas la peur de la mer. La mer, que pouvait la mer? La mort? Que pouvait la mort? C'était une peur qu'elle pouvait très aisément cerner à présent. Elle n'osait pas lutter, car en luttant contre elle, elle la provoquerait. Cette violence la menaçait, comme si elle s'était construit un petit endroit pour se mettre à l'abri



jusqu'alors, un petit endroit maintenant menacé par l'eau. La tempête risquait d'ouvrir une brèche par laquelle la violence ferait irruption. Le passé – tout – elle-même.

Elle tenta furtivement de troquer sa peur contre une autre, essaya de partager la peur commune que le navire soit réduit en miettes et qu'ils se noient.

Mais l'espace de sécurité que recréerait la peur commune lui était inaccessible. Elle restait assise juste à l'extérieur, repoussant cette chose qui la guettait et sachant que seule sa volonté – sa volonté? Non : son imposture – faisait barrage à de grandes vagues.

Puis une voix : «La tempête se calme et le *Megale Hellas* est juste à côté!»

Un navire ami de celui-ci était juste à côté! La sensation que les digues en amont des yeux demandaient à se rompre. La tempête se calme et le *Megale Hellas* est juste à côté!

Alors, elle commença à redescendre, tout au fond d'elle-même, dans la sécurité de son néant, d'où elle pouvait voir sans être.

– Champagne! cria-t-il, avec jubilation cette fois.

Des larmes. Dans les yeux de la femme grecque qui protégeait ses deux enfants; les larmes pouvaient couler désormais. Dans les bras l'un de l'autre, le secrétaire de la YMCA et son épouse se balançaient d'avant en arrière et riaient bêtement.

– Je n'étais pas vraiment effrayée, dit Mlle Mead.

Et la femme avec les deux hommes, la femme au manteau rouge, se détournant du plus gros contre lequel elle était serrée, laissa un instant sa tête tomber sur l'épaule de l'autre comme pour dire : «Eh bien, ça, c'est fini!» Et dans les yeux de l'homme vers qui elle s'était ainsi tournée, quelque chose s'était échappé, comme pour confirmer : «Oui. C'est fini.»

Les gens étaient malades, riaient les uns des autres de leur état, bâillaient, buvaient, se plaignaient.

C'était à présent un peu vulgaire, d'être assis là tous ensemble.

## CHAPITRE 7

À l'horizon, la côte de l'Attique dans la nuit tombante.

Elle lâcha la rambarde, faisant lentement le tour du pont, ce pont sur lequel elle marchait depuis – comment pourrait-elle dire depuis combien de temps, alors qu'elle avait perdu, laissé derrière elle la notion du temps? Sur le pont inférieur, elle vit une femme autour de laquelle des gens étaient assis. Ils étaient assis en silence autour de cette femme penchée. «Et donc il ne retournera pas dans l'oliveraie arrosée par la fontaine de Castalie.» Il avait dit cela – l'homme amoureux de la femme qui se mouvait en sachant que la vie et la beauté lui appartenaient, un des deux hommes qui l'accompagnaient –, il avait dit cela d'une voix triste, mais il aimait la beauté que recelait cette tristesse; il la faisait sienne, s'enrichissait de cette tristesse engendrée par la mort.

Un Grec, qui avait travaillé pendant quinze ans dans une usine de chaussures à Manchester, était malade et voulait rentrer chez lui. Mlle Mead, qui connaissait le grec, était descendue lui parler, et l'homme, celui qui était triste et riche de tout ce qu'il ressentait, connaissait le grec aussi. Le Grec nostalgique leur avait dit que tout ce qu'il souhaitait c'était revoir sa ville, sa Delphes. Mais il ne la reverrait pas. Il retrouvait les eaux grecques, mais pas la terre.

Demain matin, tôt, ils quitteraient ce navire. Ce navire était tout ce qu'elle connaissait. Mais tout ce qu'elle connaissait était nimbé d'une lumière omniprésente et pourtant pâle, qui

n'éblouissait pas, qui ne réchauffait pas non plus. Quand les souvenirs restent en arrière, quand vous avez navigué depuis le néant, toutes les choses flottent dans cette fine clarté qui les souligne, les précise.

Et pourtant on s'en souviendrait, des jours sur ce navire; ils ne mourraient pas d'être révolus. Étaient-ce des souvenirs, ou seulement des images figées, si exemptes de traces personnelles qu'elles ne s'estompaient pas?

Sans plus d'effort qu'il ne lui en avait fallu alors pour les voir, elle les avait devant les yeux: monter sur le pont le jour d'après la tempête, le soleil caressant la crête des vagues acérées, chaque cime furieuse capturée par la lumière, une mer grise et sauvage de collines ondoyantes, des collines ondoyantes aux sommets d'écume miroitant sous le soleil; la violence devenue beauté sous la lumière. Cela vivait toujours en elle, elle chez qui, pourtant, le passé était mort. Elle percevait la différence par rapport à cette calme nuit de pleine lune; la lumière faisait jouer des poissons d'or dans les petites vagues qui se brisaient contre la proue. Se levant, elle avait découvert que le navire voguait dans un arc-en-ciel, comme sous une arche parfaite menant à un monde de splendeurs. Ces premières voiles, les petits bateaux et ce qui n'était ni la mer ni le ciel, cette chose nouvelle qui était autre chose. Curieuse, la façon dont ces petits bateaux donnaient à la terre plus de réalité que la vision de la terre elle-même. Une voile orange, poussée par le vent sur l'eau d'un bleu profond, semblait avoir été envoyée depuis le rivage en guise de salut, un avant-goût des réjouissances. La côte monastique du Portugal. Un monastère qui était aussi un phare. Et ensuite cette chose impensable, une pente verte sur laquelle la végétation poussait. Mais, après une plage accueillante, la pleine mer de nouveau, comme pour leur révéler la terre en douceur.

Des souvenirs? Non, des images, inchangées parce qu'il n'y avait plus de vie pour les modifier. Le souvenir est expérience. L'expérience? Cette nuit dans le détroit, Mlle Mead frappant à sa porte: «Vous devriez vraiment venir voir, je crois. Gibraltar n'est pas extraordinaire, mais nous sommes juste au large des côtes de l'Afrique.»

Il y avait ces regroupements, quand elle montait sur le pont, ces voix chuchotées comme si le calme du détroit était contagieux – le petit groupe étrangement varié d'Américains dont l'unité reposait sur quelque chose de si grand qu'il ne pouvait que faire fusionner leur diversité d'êtres; comme eux qui, venant du grand large, glissaient le long d'un continent qui n'était pas le leur sans se laisser impressionner. Leurs voix rauques s'étaient apaisées, la raison pour laquelle elles se querrelaient et s'obstinaient avait disparu; la beauté et l'émerveillement pouvaient survenir. Et leur humilité face à cette beauté était teintée de bienveillance mutuelle.

Elle passait devant eux à présent, encore une fois bruyants et divisés, rattrapés par leurs faiblesses; elle se demanda si continuait de vivre en eux un peu de ce qui les avait calmés et réconciliés dans le détroit. Cela leur était-il passé? Cela avait-il disparu? Mais où?

Les pensées aussi – si l'on pouvait appeler cela des pensées – n'étaient que des lignes tracées dans une fine clarté. Maintenant qu'il n'y avait plus rien en elle pour faire barrage, la tenir à l'écart, les sentiments qu'éprouvaient les autres devenaient conjectures – ténues, translucides, sans importance.

Au cours de sa marche, ce dernier soir, elle passa devant Mlle Mead – assise, épuisée par l'excitation d'une journée qui avait commencé par Cythère, l'île dont Vénus s'éleva, affirmait-elle, le regard fixe et exalté, comme si la déesse allait à nouveau s'élever d'un instant à l'autre.

Ensuite, Mlle Mead avait été très perturbée par les Cyclades – elle voulait ses jumelles, les plus puissantes du navire, autant pour les prêter aux autres que pour s'en servir elle-même. «C'est Milos!» dit-elle; sa voix trahissait une vénération frénétique. Milos, en effet, qui était tellement pâle et mystique, était visible à travers les siècles.

Qui avaient été les Grecs anciens? D'où étaient-ils venus? Où étaient-ils partis? Ils avaient aimé cette eau bleue; ses ondulations, semblables à celles dont naît la pensée, le jeu de la lumière sur elle, pareil à celui de l'imagination sur les sentiments. Et cet autre mouvement – les montagnes, comme des

vagues tellement impressionnantes qu'elles semblaient bouger, bien qu'immobiles. L'éternité. Lorsqu'on le disait plusieurs fois, que le mot roulait comme porté par une vague, les montagnes et la mer n'apparaissaient plus comme deux choses distinctes ; la montagne était la forme figée du mouvement de la mer, un geste d'éternité. Était-ce cela que les Grecs anciens avaient appris, au fil des siècles, à faire la différence entre la montagne et la mer ?

Elle leva les yeux et vit non loin d'elle l'homme qui aimait la femme qui ne l'aimait pas – qui aimait l'autre homme, ou qui peut-être n'aimait personne. Il était seul à présent, méditant sur quelque chose. Était-ce de lui qu'était venue cette pensée sur les eaux, les montagnes et les Grecs disparus, qu'elle avait pourtant vue aussi clairement qu'un fauteuil blanc contre un mur sombre dans la lumière du début de soirée ? Se pouvait-il en effet que les sentiments des autres trouvent une place en elle, parce qu'en elle il n'y avait plus rien pour les contrer ?

Comme s'il avait senti que quelque chose s'était passé entre eux, il se tourna et lui sourit, une tentative d'établir le contact, un gentil sourire éclairant un visage triste. D'autres avaient parlé avec elle, sachant pourtant qu'elle ne pouvait répondre. Elle avait parfois l'impression que, du fait de son silence, ils osaient lui dire ce qu'ils n'avouaient à personne d'autre, comme si elle était un réceptacle. Il se rapprochait d'elle maintenant, comme en cette heure étrange où ils avaient passé le détroit ; il fit un signe de tête, pour partager quelque chose avec elle, conscient qu'il ne devait pas imposer ses mots, puisque ses mots à elle ne pourraient venir en réponse. Ils restèrent debout, liés, juste devant la côte attique.

– Quel dommage que nous ne puissions pas voir – Mlle Mead les rejoignit – l'approche d'Athènes, c'est magnifique.

– D'une certaine façon, c'est sans importance, dit-il timidement, qu'on ne voie rien.

« Mais regardez ! – il pointa son doigt devant lui.

– Les lumières du Pirée ! s'écria Mlle Mead, et elle se hâta d'aller en profiter avec quelqu'un d'autre.

Oui, devant eux un rougeolement ; pas de simples lueurs :

cette vie que les lumières insufflent au ciel. Cet homme sensible près d'elle, qui considérait que les mots étaient des armes et ne pouvait pas user des siens alors qu'elle était sans défense, mais restait à côté d'elle pour partager la vie que les lumières insufflent au ciel; et ainsi – elle vit cela comme si elle pouvait le voir vraiment – une grande émotion souleva ses nombreuses pensées que la mer Égée emporta vers Athènes.